

La promesse de la droite extrême

Andrea Dworkin

Premier chapitre de *Les femmes de droite*, d'Andrea Dworkin
(première édition états-unienne 1983, édition française 2012)



La promesse de la droite extrême

Il existe une rumeur – propagée depuis des siècles par des hommes de science, des artistes et des philosophes, tant laïques que religieux – une sorte de commérage, à savoir que les femmes sont « biologiquement conservatrices ». Alors que le commérage des femmes est universellement ridiculisé, jugé terre à terre et frivole, le commérage des hommes, surtout s'il porte sur les femmes, devient une théorie, une idée, ou un fait. Cette légende a acquis la dignité d'une noble pensée pour avoir été chuchotée dans des bibliothèques, salles de conférence et universités renommées dont les femmes ont été, jusqu'à très récemment, exclues de manière officielle et de force.

Ces chuchotements, si polysyllabiques et annotés qu'ils le sont parfois, se réduisent à un ensemble relativement simple d'affirmations. Les femmes ont des enfants parce que les femmes ont par définition des enfants. Cette « réalité de la vie », affirmée sans réserve, s'accompagne de l'obligation instinctuelle d'élever et de protéger ces enfants. On peut, par conséquent, s'attendre à ce que les femmes soient socialement, politiquement, économiquement et sexuellement conservatrices, parce que le *statu quo*, quel qu'il soit, offre plus de sécurité que le changement, où qu'il mène. Des penseurs pernicioeux de toutes disciplines ont, durant des siècles, soutenu que les femmes se conforment à un impératif biologique qui découle directement de leurs capacités reproductrices et se traduit nécessairement par des vies étriquées, des esprits bornés et un puritanisme assez mesquin.

Cette théorie, ou calomnie, s'avère spécieuse et cruelle puisque les femmes sont, dans les faits, forcées de porter des enfants et l'ont toujours été dans tous les régimes économiques – avec, au mieux, de brefs répit lorsque les hommes se trouvaient momentanément désorientés, comme aux lendemains post-coïtaux de certaines révolutions. Cette théorie brille aussi par son irrationalité puisqu'en fait, les femmes de toutes allégeances idéologiques – à l'exception des pacifistes absolues, très rares – ont tout au long de l'histoire

appuyé des guerres où ces mêmes enfants, qu'elles sont biologiquement censées protéger, se faisaient mutiler, violer, torturer et massacrer. À l'évidence, l'explication biologique de la prétendue nature conservatrice des femmes occulte les réalités de leurs vies concrètes et les cache dans les sombres recoins de la distorsion et du rejet.

Si l'observateur indifférent ou hostile peut si facilement les catégoriser comme « conservatrices » en quelque sens métaphysique, c'est que les femmes en tant que classe adhèrent assez strictement aux traditions et aux valeurs de leur contexte social, quel qu'il soit. Dans toute société quelle qu'elle soit, définie de façon stricte ou large, les femmes en tant que classe sont les conformistes prostrées, les croyantes orthodoxes, les partisans obéissantes, les disciples à la foi sans défaillance. Douter, quelle que soit la foi des hommes qui les entourent, équivaut à la rébellion, au danger. La plupart des femmes, cramponnées à une vie précarisée, n'osent pas se détacher d'une foi aveugle. De la maison du père à la maison du mari et jusqu'à la tombe qui risque encore de ne pas être la sienne, une femme acquiesce à l'autorité masculine, dans l'espoir d'une certaine protection contre la violence masculine. Elle se conforme, pour se mettre à l'abri dans la mesure du possible. C'est parfois une conformité léthargique, en quel cas les exigences masculines la circonviennent progressivement, comme une enterrée vive dans un conte d'Edgar Allan Poe. Et c'est parfois une conformité militante. Elle sauvera sa peau en se montrant loyale, obéissante, utile et même fanatique au service des hommes qui l'entourent. Elle devient la putain heureuse, la ménagère comblée, la chrétienne exemplaire, l'universitaire désincarnée, la camarade accomplie, la terroriste par excellence. Quelles que soient les valeurs ambiantes, elle les incarnera avec une fidélité sans faille. Les hommes respectent rarement leur part du marché tel qu'elle l'entend : la protéger contre la violence masculine. Mais la conformiste militante a tellement donné d'elle-même – son travail, son cœur, son âme, souvent son corps,

souvent ses enfants – que cette trahison ressemble au dernier rivet d'un cercueil ; le cadavre n'en a plus le moindre souci.

Les femmes savent, mais ne doivent pas l'admettre, que résister au contrôle masculin ou défier la trahison masculine mène au viol, aux coups, à la misère, l'ostracisme ou l'exil, à l'enfermement à l'asile ou en prison, ou à la mort. Comme Phyllis Chesler et Emily Jane Goodman l'ont clairement montré dans *Women, Money and Power*, les femmes luttent, tel Sisyphe, pour éviter « quelque chose de pire » qui peut leur arriver et leur arrivera toujours si elles transgressent les frontières rigides du comportement prescrit. La plupart des femmes ne peuvent se payer le luxe, matériel ou psychologique, de reconnaître que les quelques offrandes sacrificielles qu'elles brûlent en quête de protection n'apaiseront jamais les petits dieux colériques qui les gouvernent.

On ne doit donc pas s'étonner que la plupart des jeunes filles ne veuillent pas devenir comme leurs mères, ces sergents domestiques épuisées et préoccupées, affligées de troubles incompréhensibles. Les mères éduquent les filles à se conformer aux restrictions de la vie conventionnelle des femmes, définie par les hommes, quelles que soient les valeurs idéologiques de ces derniers. Les mères sont les exécutantes de la volonté masculine, les gardes à la porte du cachot, les larbins qui dispensent les décharges électriques pour punir toute rébellion.

La plupart des jeunes filles, quelle que soit l'intensité de leur ressentiment contre leur mère, en viennent à lui ressembler étroitement. La rébellion peut rarement survivre à la thérapie de conditionnement qu'on appelle l'éducation chez les femmes. La violence masculine agit directement sur une fille par l'entremise de son père ou de son frère ou de son oncle ou d'une multitude de professionnels ou d'étrangers. Cette expérience a été et demeure celle de sa mère, et la fille sera à son tour forcée d'apprendre à se conformer si elle veut survivre. Elle peut, arrivée à l'âge adulte, répudier le

groupe d'hommes auquel sa mère s'est alliée, elle peut hurler avec d'autres loups en quelque sorte, mais elle répétera le même schéma que sa mère en acquiesçant à l'autorité masculine au sein du groupe choisi. Par la force et par la menace, les hommes de tous les camps exigent des femmes qu'elles acceptent la violence dans le silence et la honte, qu'elles se ligotent au foyer avec une corde tressée d'autoaccusation, de rage muette, de détresse et de ressentiment.

Les hommes se plaisent à mépriser les vies étriquées des femmes. Celle qu'ils appellent la bourgeoise, par exemple, avec sa vanité superficielle, devient la risée des braves intellectuels, camionneurs et révolutionnaires qui disposent d'horizons plus vastes sur lesquels projeter et savourer des vanités plus conséquentes, dont les femmes n'osent se moquer et auxquelles elles n'osent aspirer. La harpie offre une caricature vicieuse de la petitesse d'esprit et de l'avarice prêtées à la femme de la classe ouvrière qui harcèle sans relâche son humble mari, laborieux et toujours patient, avec ses mesquines tirades d'insultes, que nulle douce rebuffade ne peut apaiser. La *lady*, l'Aristocrate, est réduite à une coquille vide et polie, tout juste bonne à se faire cracher dessus parce que le crachat se voit bien sur sa patine immaculée, ce qui réjouit le cracheur, quelle que soit sa technique. La mère juive incarne un monstre qui veut trancher en milliers de morceaux le phallus de son précieux fils pour le jeter dans la soupe au poulet. La mère noire, elle aussi castratrice, est une matriarche mal dégrossie dont l'endurance infinie désole les hommes. Quant à la lesbienne, mi-monstrueuse et mi-demeurée et privée d'homme à houspiller, elle se prend pour Napoléon.

Et la dérision envers la vie des femmes ne s'arrête pas à ces calomnies toxiques, laides et insidieuses car elle subit toujours, en toutes circonstances, l'essence même de la dérision, son squelette, toute chair débitée : elle n'est qu'un con, une plotte. Toutes les autres parties du corps sont dépecées, tranchées, ne laissant qu'une chose, inhumaine, un ça, et pour les auteurs du dépeçage, c'est la

plus drôle des blagues, une source infinie de rires gras. Les comiques sont les bouchers mêmes qui taillaient la chair et jettent au loin les parties inutiles. Réduire une personne à un vagin et à une matrice, puis à une obscénité démembrée constitue leur meilleure blague, la préférée.

Chaque femme, quelle que soit sa situation sociale, économique ou sexuelle, lutte contre cette réduction avec toutes les ressources dont elle dispose. Comme ses ressources sont étonnamment restreintes et comme elle a été privée des moyens de les organiser et de les accroître, ces tentatives sont aussi pathétiques qu'héroïques. La putain qui défend le mac trouve sa valeur dans les bijoux criards de cet homme. L'épouse qui prend la part du mari hurle ou bégaye que sa vie n'est pas un désert de possibilités assassinées. L'activiste, en prônant les idéologies des hommes qui avancent en formation militaire sur son corps prostré, ne pleure pas sur la place publique ce qu'ils lui ont pris : elle ne crierait pas quand leurs talons meurtriront sa chair, parce que ce serait signifier la fin du sens lui-même ; tous les idéaux qui ont motivé son renoncement seraient entachés d'un sang indélébile qu'elle devrait reconnaître, enfin, comme le sien.

Donc la femme s'accroche, non pas avec la délicatesse d'une vigne grimpante mais avec une ténacité incroyable, aux personnes, aux institutions et aux valeurs mêmes qui la méprisent, l'avalissent, célèbrent son impuissance, brident et paralysent les expressions les plus authentiques de sa volonté et de son être. Elle devient obséquieuse, au service de ceux qui, implacablement et efficacement, l'agressent, elle et son espèce. Cette loyauté, singulièrement pétrie de haine de soi, à l'égard des êtres voués à sa destruction forme l'essence même de la féminité telle que la définissent les hommes de toutes allégeances idéologiques.

Marilyn Monroe a écrit, peu avant sa mort, dans un carnet pen-

dant le tournage de *Let's Make Love* : « De quoi ai-je peur ? Pourquoi ai-je si peur ? Est-ce que je pense que je suis incapable de jouer ? Je sais que je suis capable, mais j'ai peur. J'ai peur et je ne devrais pas et je ne dois pas¹. »

L'actrice est la seule femme investie par la culture d'un pouvoir d'agir. Lorsqu'elle joue bien, c'est-à-dire lorsqu'elle convainc les hommes qui contrôlent les images et l'argent qu'elle peut être réduite à la mode sexuelle de l'heure, accessible au mâle selon ses conditions à lui, elle est payée et acclamée. Son jeu doit être imitatif, non créatif ; il doit être rigidement conformiste, plutôt qu'une occasion de recreation et d'innovation. L'actrice est la marionnette de chair, de sang et de fard qui joue comme si elle était une femme qui agit. Monroe, la poupée sexuelle accomplie, a le pouvoir de jouer mais elle a peur de jouer, peut-être parce qu'aucun effort de sa part, si inspiré soit-il, ne peut convaincre l'actrice elle-même que sa vie de femme idéale est autre chose qu'une forme effroyable d'agonie. Elle s'est accroché un sourire, elle a posé, simulé, eu des liaisons avec des hommes célèbres et puissants. Une de ses amies a dit qu'elle avait eu tellement d'avortements illégaux bâclés que ses organes étaient gravement mutilés. Elle est morte seule, agissant peut-être en son nom pour la première fois. On imagine que la mort engourdit la douleur que les barbituriques et l'alcool ne peuvent atteindre.

La mort prématurée de Monroe a soulevé une question obsédante pour les hommes qui étaient, dans leur fantasme, ses amants, pour les hommes qui s'étaient masturbés à même ces images d'exquise conformité féminine : était-il possible que pendant tout ce temps elle n'ait pas aimé ça – le Ça qu'ils lui avaient fait des millions de fois ? Ces sourires avaient-ils été des masques recouvrant désespoir et rage ? Quel danger avaient-ils dès lors couru de se voir détrompés, si fragiles et vulnérables dans leur ravissement masturbatoire, comme si elle avait pu bondir des photos de ce qui était maintenant un cadavre et prendre la revanche qu'ils savaient mé-

ritée. Surgit alors cet impératif masculin : il ne fallait pas que la mort de Monroe ait été un suicide. Norman Mailer, rédempteur du privilège et de la fierté mâles sur plusieurs fronts, releva le défi en échafaudant une théorie : Monroe avait peut-être été victime du FBI, ou de la CIA, ou de qui-conque avait tué les Kennedy, parce qu'elle avait été la maîtresse de l'un d'eux ou des deux. L'idée d'une conspiration s'avérait réjouissante et réconfortante pour ceux qui avaient voulu lui rentrer dedans jusqu'à ce qu'elle en crève, la mort d'une femme et sa jouissance étant synonymes dans l'univers de la métaphore masculine. Mais ils ne la voulaient pas morte si tôt, pas vraiment morte, pas tant que l'illusion de son invitation généreuse était aussi convaincante. En fait, ses amants de chair et de fantasme l'avaient baisée à mort et son suicide apparent s'imposait à la fois comme accusation et comme réponse : non, Marilyn Monroe, la femme sexuelle idéale, n'avait pas aimé ça.

Les gens, comme nous le rappellent constamment les pseudo-égalitaristes, meurent toujours trop jeunes, trop tôt, trop isolés, trop pleins d'angoisse insupportable. Mais qu'elles soient célèbres ou inconnues, riches ou pauvres, seules les femmes meurent une à une, isolées, étouffées par les mensonges emmêlés dans leur gorge. Seules les femmes meurent une à une, essayant jusqu'à la dernière minute d'incarner un idéal que leur imposent les hommes qui veulent les user jusqu'à la corde. Seules les femmes meurent une à une, souriant jusqu'au dernier moment – sourire de la sirène, sourire de l'ingénue, sourire de la folle. Seules les femmes meurent une à une, polies à la perfection ou débraillées derrière des portes verrouillées, trop désespérément honteuses pour appeler à l'aide. Seules les femmes meurent une à une, convaincues que si seulement elles avaient été parfaites – parfaite épouse, mère ou putain – elles n'en seraient pas venues à haïr autant la vie, à la trouver si étrangement pénible et vide, elles-mêmes si irrémédiablement confuses et sans espoir. Les femmes meurent, pleurant non pas la perte de leur vie mais leur in-

excusable incapacité d'atteindre la perfection telle que les hommes la définissent en leur nom. Les femmes tentent désespérément d'incarner un idéal féminin défini par les hommes, parce que leur survie en dépend. L'idéal, par définition, réduit la femme à sa fonction, la prive de toute individualité centrée sur ses intérêts et ses choix, ou sans utilité pour l'homme selon l'ordre masculin des choses. Cette monstrueuse quête féminine d'une perfection définie par les hommes, si intrinsèquement hostile à la liberté et à la dignité, mène inévitablement à l'amertume, la paralysie ou la mort ; mais, tel le mirage dans le désert, l'oasis nourricière que l'on ne trouve pas, la survie n'est promise que dans cette conformité et nulle part ailleurs. Comme le caméléon, la femme doit se fondre dans son environnement, sans jamais signaler les qualités qui la distinguent, parce que ce serait attirer sur elle l'attention meurtrière du prédateur. Elle est, en réalité, un gibier pourchassé – c'est ce qu'affirment si fièrement tous les auteurs, savants et philosophes du coin. Tentant de conclure un marché, la femme dit à l'homme : Je viens à toi, à tes conditions. Elle espère alors que la misogynie meurtrière de l'homme ciblera une autre femme, moins ingénieuse et enthousiaste à se conformer. Dans les faits, elle offre en rançon les décombres de sa vie – ce qui en reste après qu'elle a renoncé à son individualité – en promettant de rester indifférente au sort des autres femmes. Cette adaptation sexuelle, sociologique et spirituelle, qui agit comme mutilation de toute capacité morale, constitue le premier impératif de survie pour les femmes vivant sous la suprématie masculine.

J'en suis graduellement venu à comprendre que je devrais m'en tenir à la perspective du survivant. Ce choix embêtera probablement l'historien, qui se méfie des récits personnels ; mais la souffrance radicale transcende la relativité et, lorsque le compte rendu d'un événement ou d'une

circonstance par un survivant se répète exactement de la même façon dans la bouche de dizaines d'autres survivants, hommes et femmes, internés dans différents camps, issus de différents pays et cultures, alors on finit par accorder foi à de tels comptes rendus et même à remettre en question les rares divergences de la perspective d'ensemble².

Terrence Des Pres, *The Survivor :
An Anatomy of Life in the Death Camps*

Les témoignages portant sur le viol, les coups du mari, la grossesse imposée, la boucherie médicale, le meurtre à motivation sexuelle, la prostitution forcée, les mutilations physiques, la violence psychologique sadique et d'autres éléments courants du vécu des femmes, qu'ils soient excavés du passé ou relatés par des survivantes contemporaines, devraient nous laisser le cœur marqué, l'esprit angoissé, la conscience bouleversée. Mais ce n'est pas le cas. Si nombreux que soient ces récits, quelle que soit leur clarté ou leur éloquence, leur amertume ou leur désolation, on pourrait aussi bien les murmurer au vent ou les écrire sur le sable : ils disparaissent, comme si de rien n'était. On fait la sourde oreille ; les voix et les histoires suscitent des menaces et sont rejetées dans le silence ou détruites ; le vécu de souffrance des femmes est enseveli dans le mépris et l'invisibilité culturelle. Comme le témoignage des femmes n'est pas et ne peut être corroboré par le témoignage d'hommes ayant vécu les mêmes événements et leur accordant le même poids, il y a occultation de la réalité même de cette violence, malgré son omniprésence et sa constance accablantes. Cette réalité devient occultée dans les transactions de la vie quotidienne, occultée dans les livres d'histoire, par omission, et occultée par les gens qui se prétendent sensibles à la souffrance mais sont aveugles à cette souffrance-là.

Le dilemme, pour dire les choses simplement, tient à ce que l'on doit croire en l'existence de quelqu'un avant de reconnaître l'au-

thenticité de sa souffrance. Ni les hommes ni les femmes ne croient à l'existence des femmes comme êtres doués d'importance. On ne peut tenir pour réelle la souffrance de quelqu'un qui, par définition, n'a aucun droit reconnu à la dignité ou à la liberté, quelqu'un que l'on perçoit, en fait, comme quelque chose, un objet ou une absence. Et si une femme, une individu et des milliards avec elle, ne croit pas en sa propre existence et ne peut donc valider l'authenticité de sa souffrance, cette femme se voit effacée, oblitérée, et le sens de sa vie, quel qu'il soit, quel qu'il aurait pu être, est perdu. Cette perte ne peut être calculée ou prise en compte. Elle est immense, terrible, et rien ne pourra jamais la compenser.

Personne ne peut endurer une vie dénuée de sens. Les femmes luttent pour le sens de la même façon qu'elles luttent pour la survie : en s'attachant aux hommes et aux valeurs que respectent les hommes. En se vouant aux valeurs masculines, les femmes tentent d'acquérir de la valeur. En prônant le sens masculin, les femmes tentent d'acquérir du sens. Soumises à la volonté masculine, elles placent en la soumission le sens même de la vie d'une femme. De cette façon, si grande que soit leur souffrance, elles n'éprouvent pas l'angoisse d'admettre consciemment que, parce qu'elles sont des femmes, on leur a dérobé la capacité de volonté et de choix, sans laquelle aucune vie ne peut avoir de sens.

Aux États-Unis, la droite politique contemporaine fait aux femmes des promesses métaphysiques et matérielles qui exploitent et apaisent d'un même mouvement certaines de leurs craintes les plus profondes. Ces craintes naissent de l'idée que la violence masculine envers les femmes est incontrôlable et imprévisible. Dépendantes des hommes et soumises à eux, les femmes sont constamment sujettes à cette violence. La droite promet d'imposer des limites à l'agression masculine, simplifiant ainsi la survie des femmes ; en d'autres

mots, elle promet de leur rendre le monde légèrement plus habitable, grâce aux conditions suivantes :

Une structure. Les femmes éprouvent le monde comme un mystère. Tenues ignorantes de la technologie, de l'économie et de la plupart des compétences pratiques qu'appelle un fonctionnement autonome, tenues ignorantes aussi des véritables exigences sociales et sexuelles à leur égard, privées de la force physique et exclues des forums où prennent forme l'acuité intellectuelle et l'assurance en public, les femmes se retrouvent égarées et mystifiées par le rythme trépidant d'une vie normale. Mille sons, signes, promesses et menaces s'entrecroisent frénétiquement autour d'elles, mais quel en est le sens ? En contrepartie, la droite offre aux femmes un ordre social, biologique et sexuel qui s'avère simple, fixe, prédéterminé. La structure vainc le chaos et bannit la confusion. La structure donne à l'ignorance une forme, lui donne l'allure de quelque chose et non du néant.

Un abri. Les femmes sont éduquées à entretenir le foyer d'un mari et à croire que les femmes sans hommes sont sans abri. Elles éprouvent une peur profonde de se retrouver sans abri – à la merci des éléments et d'hommes inconnus. La droite prétend protéger le foyer et la place qu'y occupent les femmes.

La sécurité. Pour les femmes, le monde est un endroit très dangereux. Un geste de travers, un simple sourire fortuit, peut entraîner un désastre – agression, honte, disgrâce. La droite reconnaît la réalité du danger, la validité de la crainte. Puis elle manipule cette crainte. Elle promet que si la femme obéit, elle ne subira aucun tort.

Des règles. Vivant dans un monde qu'elle n'a pas construit et ne comprend pas, une femme a besoin de règles pour savoir ce qu'elle doit faire. Lorsqu'elle le sait, elle peut trouver une façon de le faire. Si elle apprend les règles par cœur, elle peut s'exécuter avec un semblant d'aise, ce qui augmentera beaucoup ses chances de survie. La droite a la prévenance d'informer les femmes quant aux règles

du jeu dont dépend leur vie. Elle leur promet également que les hommes, malgré leur souveraineté absolue, respecteront eux aussi les règles édictées.

L'amour. L'amour s'avère toujours essentiel pour concrétiser l'alégeance des femmes. La droite offre aux femmes une conception de l'amour fondée sur l'ordre et la stabilité, avec des domaines convenus de responsabilité mutuelle. Pour être aimée, une femme doit s'acquitter de ses fonctions féminines : l'obéissance exprime l'amour, tout comme la soumission sexuelle et l'enfantement. En retour, l'homme est censé se montrer responsable du bien-être matériel et affectif de la femme. Et, de plus en plus, pour racheter les cruelles insuffisances des hommes mortels, la droite offre aux femmes l'amour de Jésus, merveilleux frère, tendre amant, ami compatissant, parfait guérisseur du chagrin et du ressentiment, le seul mâle auquel on puisse se soumettre absolument – être Femme en quelque sorte – sans risque de viol ou de violence psychologique.

Phénomène important et fascinant : jamais les femmes, si vastes que soient leurs illusions, leur besoin ou leur désespoir, ne vénèrent Jésus comme le fils parfait. Aucune foi n'est à ce point aveugle. Car aucun palliatif religieux ou culturel ne peut apaiser la douleur lancinante de la trahison de la mère par le fils : seuls sa propre obéissance au même père, le sacrifice de sa vie sur la même croix et le supplice de son propre corps cloué et sanglant peuvent lui permettre d'accepter que son fils, tout comme Jésus, est venu accomplir l'œuvre du Père. Dans *Thinking Like a Woman*, la féministe Leah Fritz évoque la situation déchirante des femmes qui tentent de trouver une valeur personnelle dans la soumission chrétienne : « Sans amour, sans respect, invisible aux yeux du Père céleste, traitée avec condescendance par le Fils et baisée par le Saint-Esprit, la femme occidentale passe sa vie entière à tenter de plaire³. »

Mais malgré tous ses efforts pour plaire, elle éprouve encore plus de difficulté à se plaire dans ce rôle. Anita Bryant décrit, dans *Bless*

This House, comment elle demande chaque jour à Jésus de l'« aider à aimer mon mari et mes enfants »⁴. Dans *La Femme totale*, Marabel Morgan explique que ce n'est que grâce à la puissance divine que « nous pouvons aimer et accepter les autres, et particulièrement notre mari »⁵. Dans *The Gift of Muer Healing*, Ruth Carter Stapleton donne ce conseil à une jeune femme au mariage désespérément malheureux : « Essayez de passer un peu de temps chaque jour à imaginer Jesus revenant à la maison après sa journée de travail. Puis imaginez-vous marchant à sa rencontre et le prenant dans vos bras. Dites à Jésus "C'est bon de t'avoir à la maison, Nick"⁶. »

Ruth Carter Stapleton s'est mariée à dix-neuf ans. Décrivant les premières années de son mariage, elle écrit :

Après avoir déménagé à huit cent kilomètres de ma famille d'origine pour tenter de sauver mon mariage, je me suis retrouvée dans un monde froid, menaçant et sans protection, ou du moins c'est ce qui me semblait dans la confusion de mon cœur. Pour tenter d'éviter la destruction totale, je me suis prêtée à toutes sortes d'évasions. [...]

Une crise importante est survenue quand je me suis trouvée enceinte de mon premier enfant. Je savais que c'était censé être un moment culminant de la vie d'une femme, mais ce ne le fut pas pour moi [...] À la naissance de mon bébé, je voulais être une bonne mère, mais je me sentais encore plus piégée [...] Puis, trois autres bébés sont nés successivement, et chacun d'eux, si beau, m'a terrifiée. Je les aimais, oui, mais arrivée au quatrième, j'en étais au stade du désespoir total⁷.

C'est la naissance de son quatrième enfant qui a poussé, semble-t-il, Stapleton à s'en remettre à Jésus. Pour un temps, la vie lui sembla en valoir la peine. Puis, la rupture avec une amie chère la jeta dans une dépression intolérable. Au cours de cette période, elle sauta d'une voiture en marche, ce qu'elle interprète comme une ten-

tative de suicide.

Un guide spirituel la remit sur pied. À partir de son expérience de dépression et de guérison, Stapleton façonna un genre de psychothérapie par la foi. Nous avons déjà assisté à la transformation de Nick en Jésus. Dans un autre cas, un homosexuel, traumatisé par un père absent qui n'avait jamais joué avec lui pendant son enfance, eut droit sous la tutelle de Stapleton à une partie complète de baseball avec Jésus. Trouvant en lui un père et un copain, il cessa de souffrir de l'absence du père et se vit « guéri » de son homosexualité. Une femme que son père avait brutalement violée dans l'enfance fut encouragée à revivre l'événement en pensée ; cette fois, Jésus avait la main sur l'épaule du père et lui pardonnait, ce qui permit à cette femme de pardonner elle aussi à son père et de se réconcilier avec les hommes. Une femme qui, adolescente, s'était sentie rejetée par son père lors de sa première sortie – il n'avait pas remarqué sa jolie robe – fut encouragée à imaginer la présence de Jésus lors de cette soirée funeste. Jésus adora sa robe et la trouva très désirable. Stapleton prétend que cette thérapie dévotionnelle, forte de la puissance de l'Esprit-Saint, permet à Jésus d'effacer les souvenirs néfastes.

Une analyse profane du bonheur retrouvé par Stapleton elle-même semble, en comparaison, triviale : une femme brillante a trouvé une façon socialement acceptable d'utiliser son intellect et sa compassion dans la sphère publique – le rêve de bien des femmes. Même si des pasteurs intégristes l'ont traitée de sorcière, Stapleton récuse toute responsabilité pour sa créativité ; elle l'attribue, de façon typiquement féminine, à l'Esprit-Saint, une figure clairement masculine. Elle apaise ainsi la misogynie déchaînée de ceux qui ne peuvent tolérer qu'une femme soit vue et entendue. De plus, ayant fondé un ministère évangélique qui exige des déplacements constants, Stapleton se retrouve rarement à la maison. Elle n'a pas eu d'autre enfant.

Marabel Morgan résume en une phrase sa propre misère conju-

gale, dans les années précédant sa découverte de la volonté de Dieu : « J'étais malheureuse et sans aucun secours⁸. » Elle décrit des années de tension, de conflit, d'ennui et de malheur. Puis, elle prend son destin en main en posant la question qui n'était pas encore classique : Que veulent les hommes ? Sa réponse est d'une exactitude stupéfiante : « Ce n'est que lorsqu'une femme règle sa vie sur celle de son mari, lorsqu'elle le vénère et l'adore, lorsqu'elle accepte de se mettre à sa disposition, qu'elle devient réellement belle à ses yeux⁹. » Ou, de façon plus lapidaire : « Une Femme Totale se plie aux caprices de son mari, qu'il s'agisse de salade, de sexe ou de sport¹⁰. » Citant Dieu comme autorité et la soumission à Jésus comme modèle, Morgan définit l'amour comme l'« acceptation inconditionnelle du mari et de ses envies »¹¹.

Dans *La Femme totale*, Morgan accomplit le tour de force d'isoler les scénarios sexuels classiques de la domination masculine et de la soumission féminine pour rédiger un ensemble simpliste de leçons, une pédagogie, qui enseigne aux femmes comment mimer ces scénarios dans un système de valeurs chrétien : en d'autres mots, l'art de servir les fantasmes pornographiques des hommes au nom de Jésus-Christ. Comme Morgan l'explique elle-même dans sa prose inimitable : « Ce grand livre qu'est la Bible déclare "Le mariage est honorable entre tous et le lit sans souillure" [...] En d'autres termes, le sexe est réservé aux relations conjugales, mais à l'intérieur de ces liens tout est permis. Le sexe est aussi pur qu'un pur fromage de campagne¹². » Ses directives détaillées sur la façon de manger du fromage de campagne, dont la plus célèbre implique la pellicule transparente Saran Wrap, démontrent clairement que la soumission féminine tient à un délicat dosage d'ingéniosité et de faible estime de soi. Trop peu d'ingéniosité ou trop d'estime de soi condamnent à l'échec l'aspirante Femme Totale. Une nature soumise est le miracle qu'appellent de leurs prières les femmes croyantes.

Personne n'a prié plus fort, plus longtemps et avec moins de suc-

cès apparent que la chanteuse Anita Bryant. Elle a passé une bonne partie de sa vie à genoux, suppliant Jésus de lui pardonner le péché d'exister. Dans *Mine Eyes Have Seen the Glory*, son autobiographie publiée en 1970, Bryant se décrit comme ayant été une enfant agressive, entêtée et colérique. Sa vie a débuté dans une pauvreté débilite. Chanter lui a permis de commencer à gagner de l'argent alors qu'elle était encore une enfant. Ses parents divorcèrent, puis se remarièrent. Lorsqu'elle avait treize ans, son père les abandonna, sa mère, sa jeune sœur et elle-même ; puis ses parents divorcèrent de nouveau et son père se remaria rapidement. De cette époque, Bryant écrit : « Ce que j'en retiens surtout, c'est mon ambition intense et une détermination sans faille à réussir dans ce que j'aimais tant [chanter]¹³. » Elle s'est blâmée pour la perte de son père, attribuée à son ambition.

Bryant ne voulait pas se marier. Elle ne voulait surtout pas épouser Bob Green. Il la « remporta » par une guerre d'usure, interprétant chaque « Non » de sa part comme un « Oui ». Elle eut beau lui dire, à plusieurs occasions, qu'elle ne voulait plus le revoir, il n'en tint tout simplement pas compte. Lorsqu'elle partit visiter un ami proche qu'elle lui avait décrit comme son fiancé, il réserva une place dans le même avion et s'y rendit avec elle. Il ne la lâchait pas d'une semelle.

Quand il l'eut harponnée, surtout en exploitant son talon d'Achille – la culpabilité qu'elle éprouvait du fait de son ambition, anormale, par définition non féminine et possiblement satanique –, il la manœuvra avec une cruauté presque sans égale dans les histoires d'amour modernes. Des deux premiers livres de Bryant émerge le portrait d'une femme circonvenue, tentant désespérément de plaire à un mari qui la manipule, la harcèle et exerce sur tous les aspects de sa vie un contrôle quasi absolu. Elle décrit dans *Mine Eyes* le degré de mainmise exercé par Green : « Voilà bien comment mon mari est un bon gérant. Il accepte de s'occuper de toutes les affaires de ma vie

– y compris les affaires du Seigneur lui-même. Malgré nos querelles parfois violentes, je l’aime à cause de cela¹⁴. » Bryant n’en dit jamais plus sur la violence de ces querelles, même si Green insiste pour déclarer qu’elles ne l’étaient pas. Lui-même se révèle, dans *Bless This House*, très fier des fessées données à ses enfants, et surtout tout à l’aîné, adopté : « je suis un père pour mes enfants, pas un copain. j’affirme mon autorité. je leur donne parfois la fessée, et ils me respectent pour cela. Il m’arrive d’emmener Bobby dans la salle de musique, et ce n’est pas pour lui jouer un air au piano. Nous jouons un air sur son fond de culotte¹⁵ ! » Il admet donc que la violence physique était acceptée dans leur vie domestique. Le récit de Bryant établit avec candeur que, durant plusieurs années, bien avant que Green n’imagine la lancer dans une croisade homophobe, il la harcelait pour qu’elle livre en public des témoignages religieux, ce qui lui causait une profonde détresse :

Bob a une façon bien à lui de me pousser à bout et de me coller le dos au mur. Il me met si terriblement en colère contre lui que je le déteste de me coincer de la sorte. C’est ce qu’il fit cette fois-là.

«Tu es une hypocrite, dit-il. Tu professes que le Christ est dans ta vie, mais tu refuses de professer Son nom en public, comme le Christ te dit de le faire. »

Comme je sais qu’il a raison et que je le déteste de me culpabiliser autant à ce sujet, je finis par faire ce qui me fait si peur¹⁶.

Se conformer à la volonté de son mari était clairement un combat pénible pour Bryant. Elle parle sans détour de sa rébellion quasi continuelle. Les exigences de Green – qui allaient d’une présence plus active comme témoin religieux au fait d’assumer sans aide les soins de ses quatre enfants, simultanément à la carrière qu’elle aimait réellement – ne lui étaient tolérables que parce que, tout comme

Stapleton et Morgan, elle voyait en Jésus son véritable époux :

Ce n'est qu'en m'entraînant à céder à Jésus que je peux apprendre à me soumettre, ainsi que la Bible me l'ordonne, à l'autorité aimante de mon mari. Seul le pouvoir du Christ peut permettre à une femme comme moi d'arriver à se soumettre au Seigneur¹⁷.

Dans le cas de Bryant, l'« autorité aimante » de son mari, de concert avec son pasteur, la consacra comme porte-parole d'une campagne conservatrice homophobe. À nouveau, Bryant se montra réticente à témoigner, cette fois devant la Commission métropolitaine du comté de Rade, en Floride, lors d'audiences portant sur les droits des personnes homosexuelles. Elle passa plusieurs nuits en pleurs et en prière, sans doute parce que, comme elle s'en ouvrit au magazine *Newsweek*, « j'avais peur et je ne voulais pas le faire¹⁸ ». Une fois encore, le désir d'accomplir la volonté du Christ l'amena à se conformer à la volonté de son mari. On peut imaginer que son acquiescement fut compensé entre autres par un allègement de son fardeau domestique et de soins aux enfants, dans l'intérêt de son travail pour la Cause. La conformité à la volonté du Christ et de Green, synonymes en ce cas comme si souvent auparavant, offrait également une réponse à la question qui hantait sa vie : Comment être un leader de premier plan – ou, dans ses mots, une *star* – et en même temps une épouse obéissante, qui protège ses enfants ? Une carrière de chanteuse, profane de surcroît, ne pouvait jamais résoudre ce conflit déchirant.

Bryant essaie, comme chacune d'entre nous, d'être une « bonne » femme. Bryant, comme chacune d'entre nous, devient désespérée et dangereuse, pour elle-même et pour les autres, parce que les « bonnes » femmes vivent et meurent dans l'abnégation silencieuse tandis que les femmes réelles n'y arrivent pas. Bryant vit, comme chacune d'entre nous, un enfer*.

*. Cette analyse de la situation de Bryant a été rédigée en 1978 et publiée dans le maga-

Phyllis Schlafly, philosophe de l'absurde au sein de la droite, ne vit apparemment aucun enfer, sans pour cela s'identifier comme une *born again*. Elle semble possédée par Machiavel plutôt que par Jésus, et donne l'impression de vouloir devenir le Prince. Au-delà des idéologies, on peut reconnaître en elle une de ces rares femmes à se percevoir comme « un des gars », même si elle se dit l'« une des filles ». Contrairement à la plupart des femmes de droite, Schlafly n'admet jamais, dans ses écrits ou ses conférences, vivre l'une ou l'autre des difficultés qui déchirent les femmes. Pour nombre de gens, son caractère d'organisatrice implacable s'est révélé dans sa propagande démagogique contre l'ajout à la Constitution américaine de l'*Equal Rights Amendment* (ERA). Mais elle a aussi dénoncé avec éloquence la liberté de reproduction, le mouvement des femmes, l'hypertrophie gouvernementale et le Traité du Canal de Panama. Même si ses racines – et peut-être aussi son cœur, pour ce qui en est – sont du côté de la droite traditionnelle, Schlafly était relativement inconnue jusqu'au début de sa croisade contre l'ERA. Elle se sert vraisemblablement des femmes comme base politique pour se tailler une place à l'échelon supérieur des leaders mâles de la droite. Elle réalisera peut-être son identité de femme (au sens que les féministes

zine Ms. en juin 1979. En mai 1980, Bryant demandait le divorce. Dans une déclaration émise séparément de la requête en divorce, elle soutenait que Green avait « violé mon atout le plus précieux – ma conscience » (*The New York Times*, 24 mai 1980). Dans les trois semaines suivant le jugement de divorce (août 1980), l'agence de commercialisation des agrumes de Floride, que Bryant représentait depuis onze ans, décida qu'elle n'était plus une porte-parole convenable en raison de son divorce. « Le contrat a dû être annulé, à cause du divorce et tout cela », déclara un cadre de l'agence (*The New York Times*, 2 septembre 1980). L'avocate féministe Karen DeCrow, ex-présidente de la National Organization for Women, invita instamment Bryant à poursuivre son ex-employeur aux termes de la Loi floridienne de 1977 sur les droits de la personne, qui interdit la discrimination en emploi fondée sur le statut marital. Mais avant même le geste sororal de DeCrow, Bryant avait réévalué sa position au sujet du mouvement des femmes, auquel elle s'était âprement opposée sous la tutelle de Green. « Ce qui m'est arrivé », déclara-t-elle au *National Enquirer* en juin 1980, « m'amène à comprendre pourquoi des femmes en colère veulent faire adopter l'ERA (*Equal Rights Amendment*). Ce n'est toujours pas la bonne solution. Mais l'Église ne traite pas les problèmes des femmes comme elle le devrait. Il y a eu des enseignements vraiment néfastes, et je crois que c'est pourquoi aujourd'hui je me fais vraiment du souci pour mes enfants – surtout les filles. On doit reconnaître qu'il y a eu de la discrimination contre les femmes, qu'on ne leur a pas enseigné la plénitude et le caractère exceptionnel de leurs talents. » *Va en paix*, ma sœur.

donnent à ce mot) lorsque ses collègues mâles lui refuseront de sortir du ghetto des dossiers féminins pour accéder au vrai pouvoir*. Quoi qu'il en soit, elle semble capable de manipuler les craintes des femmes sans les ressentir. En tel cas, ce détachement pourrait lui assurer une bonne longueur d'avance comme stratégie déterminée à convertir les femmes en militantes antiféministes. C'est précisément parce qu'elles ont été formées à respecter et à suivre les personnes qui les utilisent que Schlafly inspire admiration et dévouement aux femmes qui craignent de perdre la structure, l'abri, la sécurité, les règles et l'amour que leur promet la droite et dont elles croient que dépend leur survie.

Lors de la National Women's Conference (tenue à Houston, au Texas, en novembre 1977), j'ai parlé à beaucoup de femmes appartenant à la droite. Ces conversations ont été absurdes, terrifiantes,

*. Selon beaucoup d'articles de journaux, Phyllis Schlafly souhaitait que Reagan lui accorde un poste au Pentagone. Il ne l'a pas fait. L'avocate Catharine A. MacKinnon, lors d'un débat l'opposant à Schlafly (à l'Université Stanford, le 26 janvier 1982), a tenté de lui faire comprendre qu'elle avait subi une discrimination en tant que femme : « Madame Schlafly nous dit que le fait d'être une femme ne lui a pas nui. Je vous sou mets que n'importe quel homme qui possède un diplôme de droit et a fait des études supérieures en science politique ; a livré des témoignages experts depuis des décennies sur une vaste gamme d'enjeux importants ; a fait un brillant et efficace travail politique stratégique et organisationnel au sein du parti Républicain ; a énormément publié, dont neuf livres ; et a ravi une victoire quasi-certaine à une importante initiative sociale d'amendement de la Constitution [*l'Equal Rights Amendaiement*], tout en ayant une famille splendide et accomplie – tout homme de cette envergure bénéficierait d'un poste dans l'administration actuelle [...] J'accepterais d'être corrigée si j'ai tort ; et il est encore possible qu'elle obtienne une telle nomination. On a beaucoup écrit qu'elle souhaitait un tel poste, mais je ne crois pas tout ce que je lis, surtout à propos des femmes. Je crois cependant qu'elle aurait dû vouloir ce poste et qu'ils auraient dû lui en trouver un qui l'intéressait. Elle méritait certainement une place au ministère de la Défense. Phyllis Schlafly est une femme qualifiée. » Schlafly lui a répondu : « Ce débat a été intéressant. Plus intéressant que je pensais qu'il ne serait... Je crois que mon opposante avait raison sur un point [rires de l'auditoire]. Bon, elle avait raison sur sujet de quelques points... Elle avait raison au sujet de l'administration Reagan, mais ce n'est pas moi qui ai perdu au change, c'est l'administration Reagan en ne m'invitant pas [noyé sous les applaudissements]. »

bizarres, instructives et, ainsi que l'ont noté d'autres féministes, parfois étrangement touchantes.

Les femmes de droite craignent les lesbiennes. Une déléguée noire d'allégeance libérale, originaire du Texas, m'a dit que des femmes blanches de sa région avaient tenté de la convaincre que les lesbiennes présentes à la conférence allaient l'agresser, la traiter de tous les noms, et qu'elles étaient crasseuses. Elle m'a dit qu'elle allait voter contre la résolution sur la préférence sexuelle*, faute de quoi elle ne pourrait rentrer chez elle. Mais elle m'a également confié son intention de dire à ces Blanches que les lesbiennes étaient propres et s'étaient montrées polies. Elle a dit qu'on ne devrait pas priver qui que ce soit d'un emploi et qu'avant de venir à Houston, elle ignorait que les mères lesbiennes se faisaient enlever leurs enfants. Elle trouvait cela vraiment terrible. Je lui ai demandé si elle pensait qu'un jour viendrait où elle aurait à défendre les droits des lesbiennes dans sa ville. Elle a acquiescé en silence, puis a expliqué, choisissant soigneusement ses mots, que la ville la plus proche de la sienne se trouvait à 300 kilomètres. Le passé des Noirs du Sud était encore palpable entre nous.

Les femmes de droite m'ont systématiquement parlé des lesbiennes comme de violeuses, d'agresseuses sexuelles notoires de femmes et de fillettes. Aucun fait n'arrivait à troubler ce fantasme psychosexuel. Aucun fait ou aucune statistique à propos de la violence sexuelle masculine infligée aux femmes et aux enfants ne pou-

*. Cette résolution se lisait comme suit : « Le Congrès et les assemblées législatives locales et des États doivent adopter des lois visant à éliminer toute discrimination fondée sur la préférence sexuelle et affective dans les domaines incluant mais non limités à l'emploi, au logement, aux infrastructures publiques, au crédit, aux lieux publics, au financement gouvernemental et aux forces armées.

« Les assemblées législatives des États doivent réformer leurs codes pénaux ou abroger les lois qui restreignent les actes sexuels posés en privé entre adultes consentants.

« Les assemblées législatives des États doivent adopter des lois interdisant la prise en compte de l'orientation sexuelle ou affective dans toute décision judiciaire sur la garde des enfants ou les droits de visite. Les causes de garde d'enfant doivent plutôt être jugées uniquement sur la base de quelle partie est le meilleur parent, sans égard à l'orientation sexuelle et affective de cette personne. »

vait déplacer l'objet de leur crainte. Elles admettaient connaître beaucoup de cas d'agressions masculines contre des femmes, y compris au sein des familles, et ne connaissent aucun cas d'agression de lesbiennes contre des femmes. Les hommes, admettaient-elles, étaient des pécheurs et elles haïssaient le péché, mais elles trouvaient visiblement quelque chose de rassurant dans la normalité du viol hétérosexuel. À leurs yeux, la lesbienne était en soi un monstre, elles la ressentaient presque comme une force sexuelle démoniaque, tournoyant de plus en plus près d'elles. C'était la dangereuse intruse, empiétant, menaçant par sa présence même un ordre sexuel incapable de soutenir l'examen ou de supporter la contestation.

Les femmes de droite considèrent l'avortement comme le meurtre abject de bébés. L'abnégation féminine s'exprime dans la conviction que l'existence d'un ovule fécondé est plus authentique que celle d'une femme adulte. La désolation qu'éprouvent ces femmes pour le sort des fœtus est réelle, comme est épouvantable leur mépris pour celles qui deviennent enceintes hors des liens du mariage. Le fait qu'au prétendu bon vieux temps la majorité des femmes qui avortaient illégalement étaient mariées avec enfants et que des milliers d'entre elles en mouraient chaque année, n'a pas le moindre poids à leurs yeux : elles voient l'avortement comme un acte criminel commis par des putains impies, des femmes qui ne leur ressemblent absolument en rien.

Les femmes de droite soutiennent qu'adopter l'ERA légalisera irrévocablement l'avortement. J'ai beau avoir souvent entendu cet argument (et je l'ai entendu constamment), je n'ai tout simplement jamais réussi à le comprendre. Dans ma grande naïveté, je croyais que si l'ERA était si abominable, c'était à cause des toilettes. Comme l'accès aux toilettes avait été un facteur important de la résistance à la loi sur les droits des Noirs, l'argument des toilettes, bien qu'irrationnel, me semblait 100 % *américain**. Personne n'a fait allusion

*, N.D.T. : Nous respectons la graphie choisie par Dworkin pour les mots *Amérique* et *améri-*

aux toilettes. J'ai abordé cet enjeu mais personne n'a voulu en parler. Par contre, l'argument passionné et réitéré d'un lien de causalité entre l'ERA et l'avortement présentait un nouveau mystère. Je me résignai à la confusion. Mais par chance, je lus après la conférence *The Power of the Positive Woman*, où Schlafly explique : « Comme l'ERA a pour objectif l'égalité des sexes, l'avortement devient essentiel pour soulager les femmes du fardeau inéquitable de devoir porter un bébé non désiré¹⁹. » Forcer les femmes à porter des bébés non désirés s'avère central au programme sociopolitique de femmes qui ont dû porter des bébés non désirés et ne peuvent supporter la douleur et l'amertume causées par cette prise de conscience. L'*Equal Rights Amendment* est devenu le symbole de cette conscience dévastatrice. C'est ce qui explique une bonne part de la nouvelle intransigeance à laquelle il se heurte.

Les femmes de droite, telles que représentées à Houston, et notamment celles du Sud, blanches comme noires, n'aiment pas non plus les juifs. Elles vivent dans un pays chrétien. Une coalition fragile mais grandissante entre les femmes blanches et noires du nouveau Sud repose sur le partage d'un fondamentalisme chrétien, qui se traduit par un antisémitisme commun. Le refus obstiné des juifs d'embrasser le Christ et le préjugé fondamentaliste à peine masqué qui fait d'eux les assassins du Christ, à la fois communistes et usuriers, des pédés et, pire encore, des intellectuels urbains, sont tous des facteurs qui marquent les juifs comme étrangers, sinistres et comme source évidente des mille et une conspirations sataniques qui balaient le pays.

L'expression la plus insidieuse de cet antisémitisme omniprésent était un regard figé, un sourire embarrassé et l'expression exquise « *Ah just love tha Jewish people* » (J'adooore les juifs). La version visqueuse du militant antisémite, tout aussi présente, s'est révélée chez un leader du mouvement Right to Life (Droit à la Vie) qui traita

kaine.

de «meurtriers juifs de bébés » les médecins pratiquant des avortements. On m'a demandé une centaine de fois : « *Am Ah speaking with a Jewish girl?* » (Suis-je en train de parler à une demoiselle juive?). Même si j'étais clairement identifiée comme une féministe-lesbienne et constellée d'accréditations de presse du fameux magazine *Ms.*, c'est à titre de juive que l'on m'a systématiquement interpellée et, à plusieurs reprises, implicitement menacée. Conversation après conversations, l'échange prenait fin abruptement quand je répondais que oui, j'étais juive.

La droite aux États-Unis aujourd'hui constitue un mouvement social et politique contrôlé presque exclusivement par des hommes, mais qui repose en grande partie sur la peur et l'ignorance répandues chez les femmes. La nature de cette peur et l'étendue de cette ignorance résultent de la domination sexuelle masculine des femmes. Chaque concession faite à cette domination, si stupide, contre-productive ou dangereuse qu'elle puisse paraître, s'enracine dans l'impérieux besoin des femmes de survivre, d'une manière ou d'une autre, selon les règles masculines. Ce besoin les amène inévitablement à reporter sur d'autres personnes, loin d'elles, étrangères ou différentes, la rage et le mépris qu'elles ressentent pour leurs véritables agresseurs, les hommes qui sont les plus proches d'elles. Certaines femmes le font en devenant des patriotes de droite, des nationalistes déterminées à triompher de populations vivant à l'autre bout du monde. Certaines femmes deviennent d'ardentes racistes, anti-sémites ou homophobes. Certaines en viennent à haïr les femmes démunies ou aux mœurs légères, les adolescentes enceintes, les personnes réduites au chômage ou à l'aide sociale. Certaines haïssent quiconque déroge aux conventions sociales, même de façon superficielle. D'autres enfin s'en prennent à des groupes ethniques ou reli-

gieux autres que le leur ou prennent en horreur des convictions politiques contraires aux leurs. Des femmes s'accrochent à des haines irrationnelles, ciblant surtout des éléments qui ne leur sont pas familiers. Elles le font pour ne pas tuer leur père, leur mari, leurs fils, leurs frères, leurs amants, les hommes avec qui elles ont des rapports intimes, les vraies sources de leur douleur et de leur désespoir. La crainte d'un mal, plus grand encore et le besoin d'en être protégées intensifient la loyauté des femmes envers des hommes qui demeurent, même s'ils sont dangereux, du moins des quantités connues. Parce qu'elles déplacent ainsi l'objet de leur colère, les femmes sont faciles à contrôler et à manipuler dans la haine. Ayant de bonnes raisons d'haïr mais pas le courage de se révolter, elles cherchent des symboles de danger pour justifier leurs craintes. La droite fournit ces symboles en désignant comme source de danger des groupes d'*outsiders** clairement définis. L'identité de ces *outsiders* peut évoluer au fil du temps, selon les contextes sociaux – par exemple, l'on peut encourager ou brider le racisme, attiser l'antisémitisme ou le laisser en dormance, exacerber l'homophobie ou la tenir sous cape – mais l'existence du dangereux *outsider* sert toujours auprès des femmes à la fois de duperie, de diversion, d'anesthésiant et de menace.

Le drame, c'est que des femmes si déterminées à survivre n'arrivent pas à voir qu'elles commettent un suicide. Le danger, c'est que des femmes qui se sacrifient ainsi deviennent de parfaits petits fantassins qui obéissent aux ordres, si criminels soient-ils. L'espoir, c'est que ces femmes, ébranlées par des contradictions internes que ne peuvent apaiser des manipulations, aiguillonnées par la tension et la lucidité que produisent les affrontements et le débat public, devront mettre des mots sur les réalités de leur vécu en tant que femmes assujetties à la volonté des hommes. Ce faisant, la colère nécessairement liée à une véritable perception de leur avilissement

*. (bonus de l'édition pirate) extérieurs

pourrait les mener au-delà de la peur qui les paralyse vers une révolte contre les hommes qui les dénigrent, les méprisent et les terrorisent. Voilà la lutte commune de toutes les femmes, quels que soient leurs camps idéologiques définis par les hommes ; et seule cette lutte a le pouvoir de transformer les femmes d'ennemies en alliées luttant pour une survie personnelle et collective qui ne soit pas fondée sur le mépris de soi, la crainte et l'humiliation, mais bien sur l'autodétermination, la dignité et l'intégrité authentique.

Notes

¹Marilyn Monroe, dans un carnet de loge, citée par Norman Mailer, *Marilyn, une biographie*, Paris, Stock/Albin Michel, 1986, p. 17.

²Terrence Des Pres, *The Survivor : An Anatomy of Life in the Death Camps*, New York, Pocket Books, 1977, p. vi.

³Leah Fritz, *Thinking Like a Woman*, Rifton, Win Books, 1973, p. 130.

⁴Anita Bryant, *Bless This House*, New York, Bantarn, 1976, p. 26.

⁵Marabel Morgan, *La Femme totale*, trad. Michele Curcio, Montréal, Select, 1975, p. 56.

⁶Ruth Carter Stapleton, *The Gift of Inner Healing*, Waco, Word Book Publishers, 1976, p. 32.

⁷*Ibid.*, p. 18.

⁸Morgan, p. 15.

⁹*Ibid.*, p. 89.

¹⁰*Ibid.*, p. 58.

¹¹*Ibid.*, p. 142.

¹²*Ibid.*, p. 126.

¹³Anita Bryant, *Mine Eyes Have Seen the Glory*, Old Tappan, Fleming H. Revell, 1970, p. 26-27.

¹⁴*Ibid.*, p. 84.

¹⁵Bryant, *Bless This House*, p. 42.

¹⁶Bryant, *Mine Eyes*, p. 83.

¹⁷Bryant, *Bless This House*, p. 51-52.

¹⁸« Battle Over Gay Rights », *Newsweek*, 6 juin 1977, p. 20.

¹⁹Phyllis Schlafly, *The Power of the Positive Women*, New Rochelle, Arlington House, 1977, p. 89.

A propos des Editions Also :

On diffuse des brochures qu'on trouve pertinentes. On serait contentes de discuter avec toi. Si tu as envie de nous faire des retours, si tu veux échanger avec nous ou que tu cherches une brochure, contacte nous par mail :

editionsalso@riseup.net

Pour retrouver toutes nos brochures, clique sur le lien dans notre bio twitter :

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)